

Alexandrins pour guitare

Véritable hommage à la culture française, *Alexandrins pour guitare* fut écrit en 1989, alors que Tom Johnson vivait depuis six ans déjà au pays de Racine et de Baudelaire. L'œuvre fut créée la même année dans le cadre de L'Atelier de Création Radiophonique de France Culture, lors d'une soirée intitulée « Surtout, ne pas laisser filer l'alexandrin ».

Le compositeur a pris son modèle au sérieux : conformément au rythme de l'alexandrin, le morceau est fait intégralement de phrases de 12 sons, parfois 13 lorsque le « vers » se termine par un « e » muet. L'exécution des *Alexandrins pour guitare* peut se faire « dans un contexte poétique », comme le précise la brève préface de la partition : « On peut lire un extrait de Racine avant de jouer la musique, ou bien réciter un quatrain de Baudelaire entre les morceaux ».

Tony Peña n'a pas suivi cette option, et se contente de faire résonner sous ses doigts les alexandrins sans paroles. Le recueil se compose de 9 pièces d'importance variable, entre 6 et 12 phrases. Toutes se ressemblent, une grande uniformité les relie, mais de l'une à l'autre on observe de constantes et subtiles variations. A première vue, l'écriture de Tom Johnson ne semble pas aussi stricte, pas aussi mathématique que d'habitude dans cette œuvre. Elle est pourtant très contrôlée, se fondant sur l'utilisation constante et exclusive d'un simple motif descendant de quatre notes, ou plutôt de trois intervalles (1, 3, 1, en nombre de demi-tons). Les variations à partir de ce motif sont uniquement obtenues par changement d'octave, ou bien par superposition de notes.

Pourquoi la guitare ? Peut-être parce que son nombre de cordes représente la moitié des fameux douze « pieds » de l'alexandrin ? La logique voudrait alors que chaque « vers » soit joué sur les six cordes, à raison de deux notes par cordes, mais il n'en est rien. L'utilisation de l'instrument, là encore, n'est pas systématique à ce point. En revanche, l'œuvre est très bien écrite pour la guitare, de la part d'un compositeur qui ne pratique pas cet instrument. Les phrases tombent bien sous les doigts, avec juste ce qu'il faut de difficulté pour rendre l'exercice piquant pour l'interprète. Sur les temps, des sauts, des glissés, des écartements, et entre les temps des notes faciles, qui viennent sans effort. Nul doute que le motif de base a été conçu pour favoriser ce plaisir du jeu. En tout cas, les *Alexandrins* de Tom Johnson sont très « guitaristiques », et font magnifiquement sonner l'instrument. Toute la tessiture est explorée au gré de ces incessantes montées et descentes en escalier, régulières, monochromes, et en même temps toujours imprévisibles.

—Gilbert Delor (août 2016)